

La jouissance maternelle, une forme cachée de l'abandon

Le premier lien à la mère, si difficile à saisir analytiquement dans son irréalité primitive, si « blanchi par les ans, semblable à une ombre à peine capable de revivre, comme s'il avait été soumis à un refoulement particulièrement inexorable¹ », est venu pour Freud en 1931 excéder l'importance du lien paternel qu'avaient avec lui ses patientes et qui, disait-il, l'aveuglait ; c'est grâce à l'article d'une femme, son élève, Ruth Mac Brunswick², sur la cure d'une femme psychotique (sans Œdipe, n'ayant affaire qu'à une mère phallique) que Freud a pu revenir sur ses premières élaborations et reconnaître que le développement de la fille est centré non pas par l'envie du pénis mais par ce lien primitif à la mère. Malgré son transfert paternel, il n'est pas sans savoir que si la castration est de départ chez la femme, la faisant « poisson dans l'eau³ » de l'Œdipe, c'est pourtant de ce que Lacan nommera le « ravage⁴ » maternel qu'une femme semble attendre subsistance.

À faire ravage, ce lien ne se confond-il pas avec l'appétit du surmoi maternel, bien plus exigeant, plus ravageant, plus insistant que le surmoi paternel, venu en second ? Une femme peut tenir à ce ravage, et s'y tenir : la fixation des tendances passives à la mère et le refoulement de l'agressivité à son égard, peut la faire masochiste, à même de « lier érotiquement les tendances destructrices tournées vers le dedans⁵ ». Chez un homme par contre, l'attachement permanent à ce primitif objet réel qu'est la mère en tant que frustrante⁶ (pouvant refuser indéfiniment) fera de

¹ S. Freud, « Sur la sexualité féminine » [1931], *La vie sexuelle*, PUF, 1970, p. 140.

² R. M. Brunswick, « L'analyse d'un délire de jalousie », publié en 1928 dans *Internationale Zeitschrift für Psycho-Analyse*, et traduit par Marie-Christine Hamon dans *Féminité mascarade*, Paris, Seuil, coll. Le champ freudien, 1994.

³ J. Lacan, « L'étourdit » [1972], *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 465.

⁴ *Ibidem*.

⁵ S. Freud, « La féminité » [1932], *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, coll. Folio essais, p. 155.

⁶ Cf. J. Lacan, Le Séminaire, Livre IV, *La relation d'objet*, Paris, Seuil, p. 207, séance du 6 mars 1957.

tout objet féminin un fragment dévalorisé, brisé, en somme *raté*, du premier objet maternel.

Lacan pourra référer plus tard ce lien à la mère d'abord dénoté comme ravage, au dire-que-non du père, entendez celui de son père à elle, nécessaire à la construction de l'Œdipe de son enfant. Le lien primitif à la mère se greffe sur son propre Œdipe et sur la possibilité qu'elle ait eu affaire dans son enfance au dire-que-non d'un père⁷, d'un père qui ait pu un jour, à celle qui deviendra mère, dire que non, tu ne reviendras pas d'où tu viens, tu ne rentreras pas dans le ventre qui t'a crachée, et de même tu ne réintégreras pas ton produit : car dans ce lien primordial, il n'y a pas de différence entre la mère et son enfant, qu'il soit garçon ou fille. Or c'est cet Œdipe-là, celui de la mère, que l'enfant rencontre d'abord de plein fouet.

Traverser, à la naissance, la douleur de sa mère, deviner, les yeux grand ouverts sur rien à voir, son chagrin ou son hostilité, cela laisse des traces informulables, mais reprises par des « motions pulsionnelles obscures [...] orales, sadiques et [...] phalliques⁸ » qui ne peuvent être saisies psychiquement ; elles n'apparaîtront qu'après coup, dans la cure, sous une autre forme que l'originale, par exemple l'angoisse d'être tué, dévoré ou empoisonné par la mère. Chaque fois que Freud évoque le fantasme de séduction par la mère ou un désir sadique à son endroit, il précise qu'on peut toucher « le sol de la réalité⁹ » d'une séduction réelle (par les soins corporels, par complicité ou responsabilité d'une séduction sexuelle par le père), ou bien d'une hostilité réelle de la mère à l'endroit de l'enfant, qu'il devine. Freud ira jusqu'à dire que la mère est à l'origine de la force et de la richesse des relations sexuelles de la petite fille (ou du petit garçon ?) vis-à-vis d'elle-même. Pourtant cet attachement maternel, parce que le plus ancien et le plus intense, doit sombrer, nous dit-il aussi. Il doit sombrer pour échapper bien plus au jouir maternel qu'au désir de la mère.

« Glisse-toi entre elle et son âme qui est en train de fléchir¹⁰ » dit le spectre, lorsque l'appel d'Hamlet s'évanouit dans un consentement au désir, non pas *pour* sa mère, mais *de* sa mère, « devant lequel il ne peut que

⁷ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séance du 19 mars 1974, séminaire inédit.

⁸ S. Freud, « Sur la sexualité féminine », *La vie sexuelle*, *op. cit.*, p. 149.

⁹ S. Freud, « La féminité » [1932], *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 162.

¹⁰ J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre VI, *Le désir et son interprétation*, Paris, Seuil, 2013, p. 334, séance du 18 mars 1959.

se courber¹¹ ». Et la mère, vraie génitale au deuil léger, répond : « Je suis ce que je suis, avec moi il n'y a rien à faire¹² ». L'abolition du désir dans sa rencontre avec l'Autre réel de la mère telle qu'elle est, cette mère comme tant d'autres, fait place à quelque chose qui est moins désir que gloutonnerie¹³. Car son désir était défense contre la jouissance.

Si la jouissance sexuelle ne prend sa structure que de l'interdit porté sur la jouissance dirigée sur le corps propre, où elle confine à la jouissance mortelle, c'est en tant que ce corps propre sort du corps de la mère ; l'interdit porte donc sur la jouissance du corps de la mère, le partenaire y étant « réduit à *une*, mais pas n'importe laquelle, celle qui t'a pondu¹⁴ ». Jouir de la mère est interdit¹⁵, mais le *jouir-de-la-mère* qui est également interdit, prend des formes obscures qui le confondent avec la castration de la mère. La jouissance maternelle, gloutonne, inassouvie, engloutissante, un trou quoi, celle que Lacan appelle l'Autre jouissance, ne peut être que refoulée originairement, inexorablement, *urverdrängt*. Car elle ne convient pas au rapport sexuel, dont le dernier réduit est l'inceste maternel — au rapport sexuel avec lequel le petit prématuré a quelque chose à faire et dont il n'aura que trop l'occasion de s'apercevoir qu'il n'existe pas¹⁶.

Juste avant l'Œdipe, l'enfant rencontre dans cet inassouvissement de la mère une gueule ouverte, qu'il peut vouloir satisfaire, avant que le rouleau du verbe (le phallus) ne vienne l'empêcher de se refermer sur lui¹⁷ : gueule ouverte comme le trou béant de la tête de Méduse¹⁸. La mère, disait Lacan, c'est « un grand crocodile dans la bouche duquel vous êtes¹⁹ », et le désir de la mère, c'est qu'« on ne sait pas ce qui peut lui prendre tout d'un coup, de refermer son clapet²⁰. » Mais ce désir n'est pas seul ; le rouleau de

¹¹ *Ibidem*, p. 339.

¹² *Ibidem*.

¹³ *Ibidem*, p. 356, séance du 8 avril 1959.

¹⁴ J. Lacan, Le Séminaire, Livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 108, séance du 17 mars 1971.

¹⁵ J. Lacan, Le Séminaire, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 151, séance du 29 janvier 1969.

¹⁶ J. Lacan, Le Séminaire, Livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 57, séance du 13 février 1973.

¹⁷ J. Lacan, Le Séminaire, Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p.129, séance du 11 mars 1970.

¹⁸ J. Lacan, *La relation d'objet*, *op. cit.*, p. 195, séance du 27 février 1957.

¹⁹ J. Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 129, séance du 11 mars 1970.

²⁰ *Ibidem*.

pierre du verbe, en puissance au niveau du clapet, le retient et le coince, vous mettant à l'abri si jamais ça se referme. C'est ça qu'on appelle le phallus²¹ (le phallus qui fait de la jouissance de l'Autre, en la traversant, le seul vrai trou²², l'empêchant de se refermer). Alors la fermeture du clapet sans rouleau, ce serait ça la jouissance maternelle : rêve d'un Schreber, où le pousse-à-la-femme excède le recès d'une jouissance (féminine) à dérober dans le singulier d'un « confin²³ ».

Offrir à sa mère ce dont elle manque, avant que le symbolique n'entame ce premier Autre maternel en séparant désir et jouissance, nourrir la gueule ouverte des objets corporels de l'enfant avant que le rouleau du verbe ne vienne la coincer, avant que l'enfant ne trouve dans le réel de ces objets matériels (sein, excréments) de quoi nourrir le symbolique²⁴, cette offre constitue la mère d'abord comme inassouvie. Disons qu'offrir à sa mère ce dont elle manque, est un arrangement avec la castration maternelle.

Dans ces temps précœdipiens, l'amour de l'enfant, cet amour sans but et sans limite, qui veut tout et qui ne se contente pas de fragments, qui ne peut donc se terminer que par une déception traduite en hostilité ou en haine, s'adressait à la mère phallique ; la découvrant châtrée, il peut la laisser tomber. Abandonner la mère est échapper à la castration ; c'est échapper du même coup à l'inexistence de l'Autre. L'enfant a pourtant perçu, en traversant sa mère à la naissance, son chagrin de n'avoir pas été reconnue par sa propre mère en tant que sexuée, son malheur retrouvé face à la naissance d'une fille ; il a vu, ainsi introduit à cet au-delà de la mère, vu, touché, expérimenté que l'être humain est un être privé et un être délaissé²⁵. À ce délaissement premier de l'Autre, cet *Hilflosigkeit*, livré-délaissé à une mère qui peut tout et dont il dépend sans recours, il arrive qu'il réponde par une forme d'abandon (mélancolique ?) qui, en lui évitant de se confronter à une inexistence, lui fait perdre de fait à la fois l'amour qui lui était porté et lui-même comme objet de cet amour.

Une autre réponse semble permettre de garder l'amour : offrir à sa mère ce qui lui manque et qui la constituait comme inassouvie, peut

²¹ *Ibidem*.

²² J. Lacan, Le Séminaire, Livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 82, séance du 10 février 1976.

²³ J. Lacan, « L'étourdit » [1972], *Autres écrits*, op. cit., p. 466.

²⁴ J. Lacan, *La relation d'objet*, op. cit., p.189, séance du 27 février 1957.

²⁵ *Ibidem*, p. 214, séance du 6 mars 1957.

présentifier maintenant la façon singulière (le jouir singulier) dont la mère se débrouille avec cette castration — la façon dont elle ne se sait pas être castrée : même si elle se sait castrée comme femme, elle ne le sait pas comme mère. L'enfant peut lui offrir l'organe génital *incorrect* de la petite fille, selon l'expression freudienne, et sur ce modèle (on se rappelle la description par Lacan du petit bouton du gant retourné de Nora dont se gante Joyce avec la plus extrême répugnance, obviant à une géométrie de gant du rapport sexuel²⁶) aussi bien le clitoris, l'appendice, l'hippocampe, le point noir, dyslexie, qu'en somme n'importe lequel « handicap » physique ou mental, jusqu'à la folie ou l'autisme. Oreilles aveuglées, paupières fermées sur du silence, bouche close, ces organes insuffisants, partiels, ratés, l'enfant les donne à la mère pour qu'elle s'en serve, pour qu'elle en jouisse à la place exacte de l'abandon (pour elle, par elle) de sa propre mère. À la fois ce don fait exister l'Autre maternel, et il renouvelle l'abandon dont l'enfant occupe la place pour cet Autre ; la mise en jeu d'une *Verleugnung* personnelle pourra l'extraire de ce double geste. Lacan nous rappelle que celui qui, ayant expérimenté l'inceste maternel, ne sera pas du tout dans l'analyse un sujet comme les autres, est frappé d'une telle *Verleugnung*, même s'il ne sait rien de cet inceste²⁷. Donner à la mère, qui s'en sert, un organe raté, vient dénier un tout phallique qui unit la mère et l'enfant, tout en privant l'enfant de l'amour que du même geste il abandonne à la mère.

Car cette réponse singulière à la castration maternelle est en elle-même une forme d'abandon avec laquelle l'enfant réagit au délaissement primordial. Il abandonne un organe au jouir maternel parce que celui-ci est à refouler : « On la refoule, ladite jouissance, parce qu'il ne convient pas qu'elle soit dite [...] le dire n'en peut être que ceci : comme jouissance, elle ne convient pas [...] [elle est] celle qu'il ne faut pas²⁸. » Cette Autre jouissance, la maternelle, il ne convient pas qu'elle soit dite parce qu'il n'y a pas de mot pour la dire ; comme jouissance elle est celle qu'il ne faut pas pour le sujet, pour la parole du sujet, pour que le sujet naisse. Le sujet est produit par l'*Urverdrängung* de cette jouissance, produit comme coupure de son étoffe. De ce trou du refoulé originaire, le sujet émerge dans une double perte d'être et d'objet, qui l'exclut de sa propre origine.

²⁶ J. Lacan, *Le sinthome*, op. cit., p. 84, séance du 10 février 1976.

²⁷ J. Lacan, *La logique du fantasme*, séance du 22 février 1967, séminaire inédit.

²⁸ J. Lacan, *Encore*, op. cit., p. 57, séance du 13 février 1973.

L'exclusion de ce ventre-là, qui absente à jamais l'objet que fut le « né de ce ventre-là », érotiquement, sexuellement, pour l'Autre, annonçant ainsi toutes les pertes à venir, redouble l'exil d'un sujet divisé par cette perte d'être, entre corps et jouissance. L'expérience originaire de l'émergence du sujet, où il perd la Chose maternelle, se noue à celle de la détresse primitive du petit d'homme et du délaissement sans recours, toujours à retrouver. Si les femmes, qui n'existent que parce que la mère est castrée, témoignent de ce que le rapport sexuel n'est pas, n'est-ce pas que « la jouissance qu'on a d'une femme [...] lui fai[t] de sa solitude partenaire, tandis que l'union reste au seuil²⁹ » ? Soutenu du ratage sexuel entre deux corps, le jouir, au point de rencontre du sujet et de la jouissance phallique, est subjectivation du corps. Mais la disjonction du corps et de la jouissance vient du barrage que la jouissance de l'organe (pensez à celle de l'organe raté) oppose à la jouissance de l'Autre en tant que l'Autre est représenté par un corps dont on jouit et qui jouit ; la mise en jeu, dans ce champ du vivant où la jouissance attend le sujet, d'un organe raté entre mère et enfant, qui vient fragmenter, partialiser l'Autre jouissance, celle qui est impossible, ne vient-elle pas questionner la réponse qu'y fait, à l'abandon, le jouir maternel : un enfant, cela se jouit-il ?

²⁹ J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 466.